Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (1988)

Heft: 2-3

Vorwort: Avant-propos

Autor: Reichler, Claude

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CLAUDE REICHLER

AVANT-PROPOS

Par une heureuse fortune, il se trouva que certains savants personnages se croisèrent un matin dans la cité des textes. « Tiens ! fit l'un, nos routes se rencontrent toutes ici, et puis chacune poursuit sa voie. » Un autre voyageur remarqua : « Il y a bien des carrefours dans cette ville, mais point d'autres où tous les chemins convergent. — Et comment se nomme cette croisée-là ? — C'est une vaste place, observa quelqu'un, c'est la place de l'Interprétation ! »

Ainsi pourrait commencer un conte allégorique, dans le goût de La Fontaine, comme celui de Psyché, *où quatre amis déambulent dans les jardins de Versailles en parlant de la comédie et de la tragédie... A ce carrefour où veille Hermès, dieu des marchands, des voleurs et des interprètes, on ferait s'arrêter nos six promeneurs. Assis aux chaises d'une terrasse, soufflant des ronds de fumée ou traçant sur le marbre des signes improbables avec leur cuillère, ils entameraient leur colloque...*

*Mais les temps sont difficiles ; les loisirs de la promenade et de la conversation sont comptés. Pour faire se rencontrer nos savants protagonistes, mieux valait leur proposer de consacrer quelques veilles solitaires à coucher sur le papier leurs idées, et rassembler ces idées dans un livre — propice métaphore de notre carrefour *. C'est au résultat de cette rencontre que je dédie les réflexions qui suivent, sans autre titre que d'être un peu moi-même cette place où les chemins se rencontrent et se séparent, cet espace parcouru par des voies de traverse.*

On dit volontiers que l'époque est à la crise dans nos études.

---

* Je voudrais remercier Françoise Gaillard pour l'aide qu'elle m'a apportée dans la conception de ce projet.

Mais cela est-il bien vrai ? Certes, les modèles hérités du XIX*e siècle semblent avoir perdu leur valeur, du moins certains d'entre eux, puisque d'autres au contraire retrouvent un attrait (la philologie, l'herméneutique). Chacun est retourné sur son terrain, on se méfie des essais de synthèse. Pourtant, les constats de faillite des grands systèmes, les dénonciations provoquées par les explications totalisantes font déjà figure de stéréotypes. La critique des structuralismes et de leurs suites est devenue le marchepied des médiocres ; non qu'il n'eût pas fallu y procéder, ni qu'il ne soit pas toujours nécessaire de réévaluer l'apport d'un type de spéculations qui fait encore partie de notre horizon. Mais surtout il est redevenu possible, au-delà des remises en cause, des myopies et des limites acceptées, d'apercevoir quelques interrogations partagées.*

Certes, les idéologies et les modèles globalisants ne peuvent plus constituer un terrain commun, pas plus que les artefacts abstraits. Mais prenons garde qu'une confusion ne nous entraîne à éliminer, avec les pensées de naguère, les objets de ces pensées. La déroute apparente des grandes entreprises de savoir devrait même, tout au contraire, laisser libres les objets qu'elles avaient enserrés. Libres, et demandant à être intégrés, reconstruits selon d'autres perspectives.

Il en va évidemment ainsi du thème du présent ouvrage. Une fois évaporée l'ambition d'une Science du Texte et la projection à l'universel de quelques phénomènes particuliers, restent des objets, les textes, et des pratiques, les diverses disciplines qui ont affaire à eux. Cette situation ne définit pas une crise, mais bien plutôt un état favorable à la réflexion, et peut-être à l'établissement d'une nouvelle carte des sciences humaines. C'est à quoi l'on voudrait contribuer ici, dans une démarche résolument concrète : il y a des textes, et il y a des chercheurs qui y consacrent leurs travaux. N'y aurait-il pas alors, entre les disciplines, une communauté autre que le seul constat empirique ? autre aussi que le plan parfaitement idéal que voudrait atteindre une sémiotique générale ? (Après tout, celle-ci est une pratique textuelle particulière.) Entre l'empirisme, qui ne constate que des différences, et l'idéalisme abstrait, qui ne voit partout qu'une même structure, trois conceptions semblent aujourd'hui confrontées : la philologique, qui relève d'une épistémologie positiviste, pour laquelle il est possible de connaître un texte de plus en plus

complètement, en cumulant les modes d'approche ; la post-structurale, pour laquelle on ne saisit jamais que les effets qu'engendre la textualité, perpétuelle pourvoyeuse d'idéologies et de savoir plus ou moins mythiques ; l'herméneutique, qui met l'accent sur le sujet de l'interprétation et s'efforce d'allier œcuméniquement les méthodes et les techniques.

Les auteurs de ce volume ne sont réunis par aucun de ces projets. Chacun à sa façon, ils s'efforcent de les situer et de les dépasser. Tous visent non seulement à décrire des fonctionnements et des effets, à fixer des genèses et des variations, à découvrir des significations et des modes de relation au monde. Mais tous aussi, à leur manière, reconnaissent dans les textes plus que d'inertes objets d'enquête : ils y voient les traces d'un savoir toujours actif. Les textes en savent plus que leurs lecteurs : les interpréter nous modifie, non seulement comme une conséquence liée aux gestes par lesquels nous les disposons dans un réseau de rapports inédits, mais aussi parce que les textes sont des productions de type symbolique, qui demandent de leurs récepteurs des activités de réponse particulières.

Que, mis à part ce point de fuite, aucune théorie élaborée ne soit commune aux essais ici rassemblés relève du paradoxe : voici un livre fait de différences, mais dont chacune marque la nécessité d'un espace de convergences. Ce paradoxe ne représente-t-il pas la situation de la recherche en sciences humaines, en roue libre dans les territoires de la connaissance, ne pouvant plus faire fond complètement sur leurs traditions disciplinaires, ni emprunter ailleurs des méthodes et des objectifs, ni véritablement discerner ce qui les nouera à un nouveau destin spéculatif ? La justification de ce livre est de tenter de faire apparaître les lieux communs de ce destin, ceux qui sont là depuis fort longtemps, et qui demandent à être repensés. On n'a pas cherché à être complet, laissant au contraire quelque place au hasard, accueillant parfois la disparité. Pourtant, les essais de ce volume sont sans doute exemplaires. Ils représentent à peu près, pour user d'un terme à la mode, une génération *: celle d'une recherche sans allégeance ni complaisance, d'une pensée qui n'est portée ni par les illusions de la totalité ni vers quelque* post *que ce soit. Ils représentent aussi les plus importantes disciplines qui, aujourd'hui, trouvent leur matériau dans des textes, et, à l'inté-*

rieur de ces disciplines, les secteurs et les chercheurs pour lesquels ce fait pose un problème primordial.

Ces voies transversales, quelles sont-elles ? Le point le plus apparent, pour ces travaux qui partent du fait que les textes sont des mises en représentation des choses du monde, de la société ou de la pensée, c'est l'importance prise par les questions de type épistémologique. Les problèmes de communication et de signification sont subordonnés à ceux que posent les configurations *opérées par les textes, ou, à travers eux, par les sujets, qu'ils soient des agents sociaux collectifs, des producteurs de savoir ou les récepteurs de textes publicitaires. Jean Molino place au centre de sa réflexion le débat sur ce* de quoi *et ce* comment *parlent les textes, resituant à partir de là, les unes par rapport aux autres, sciences humaines et sciences de la nature. Reprenant sur de nouvelles bases la question de la littérature — et cherchant à dépasser celle de la « littérarité » —, je propose moi-même une perspective axée, elle aussi, sur ce que nous donnent à connaître les textes dits littéraires. Dans nos six chapitres, une attention récurrente et significative se manifeste à l'égard de la nature* symbolique *de nos connaissances, particulièrement évidente lorsque celles-ci sont formulées dans des textes et par des textes : sont ainsi mis en lumière, dans le domaine socio-historique, les « schèmes générateurs de classification » ; ou, sur le terrain cognitif, les « schématisations » et « modélisations » ; ou encore, dans l'essai de Nicole Loraux, les effets singuliers d'un genre comme la tragédie antique, qui remodèle l'écoute des discours et impose une disposition physique, puis psychique, à l'acteur, au spectateur, jusqu'au lecteur ancien et moderne. C'est naturellement dans le chapitre proprement épistémologique, dû à Marie-Jeanne Borel, qu'est étudié de manière frontale le problème de la construction d'objets de savoir par des moyens textuels, en l'occurrence la description ; c'est là aussi que sont rappelées quelques notions philosophiques et logiques indispensables pour penser les textes comme un espace où peuvent être formulées l'appropriation du monde par le sujet et l'effectuation du sujet vers le monde.*

On relèvera un second point. Si le souci épistémologique vient ainsi au premier plan, c'est en étroite corrélation avec une autre inquiétude, qui porte sur le rôle de l'interprète et qui

prend évidemment le contre-pied des positions structuralistes. Pourtant cette orientation ne se présente pas ici comme un appel à l'herméneutique ou à la phénoménologie, mais comme le désir d'inscrire l'interprétation dans une perspective anthropologique, au sens le plus général du terme. Ainsi Roger Chartier et Christian Jouhaud font-ils référence à Mauss en proposant, dans leur examen historique des textes et des marquages culturels, économiques et politiques qu'ils y repèrent, les notions de classification et de représentation sociales. Pour ma part, j'invoque une « définition anthropologique » de la littérature, qui permettrait de mettre en lumière la place occupée par celle-ci dans l'ensemble des représentations formant lien entre les individus et le groupe. Nicole Loraux confère aux mots des discours tragiques des effets et des pouvoirs qui excèdent le lieu et les circonstances scéniques pour atteindre un espace d'affectuation proprement anthropologique. Jean Molino développe une conception du symbolique dont certaines sources se trouvent, autant sinon plus que chez un sémiologue comme Peirce, chez Cassirer (La philosophie des formes symboliques) *pour une part, chez Piaget et Leroi-Gourhan pour les autres. Autre indice : c'est précisément dans un texte anthropologique que l'épistémologue va chercher un terrain adéquat pour l'étude des descriptions. Il n'est pas ici jusqu'à la linguistique qui n'accepte peu ou prou ce cadre de pensée. L'essai de Jean-Michel Adam est à cet égard fort instructif. Prenant acte de la diversité des disciplines textuelles, et renonçant à maintenir la sienne dans le rôle de « science pilote » qu'on lui avait conféré naguère, il commence par passer en revue les points de vue les mieux autorisés pour parler linguistiquement des textes. Il fraie sa propre voie entre Bakhtine, Foucault, Ricœur et la psycholinguistique récente (pragmatique et cognitiviste). Il reste cependant attaché à la constitution d'un objet théorique autonome, faisant abstraction du sujet et du monde pour constituer comme entité* le *texte. Il cherche d'abord à le définir négativement, comme privé de contexte et clos sur lui-même, puis dépasse cette position pour réintroduire un contexte, un interprétant et une visée sémantico-référentielle. Il en vient finalement à cette idée que « comprendre un texte, c'est saisir l'intention qui s'y exprime ». Si l'on veut éviter de faire appel aux notions chères à la critique littéraire subjectiviste, seul l'espace large d'une*

conception anthropologique peut accueillir une « pragmatique textuelle » ainsi orientée.

Le croisement d'un souci épistémologique et d'une interrogation de type anthropologique s'accompagne d'une réévaluation et d'un redéploiement des notions de symbole *et de* dimension symbolique, *auxquelles j'ai déjà fait allusion, et dont les références conceptuelles échappent autant à Jung qu'à Eliade, Lévi-Strauss ou Lacan. Le symbolique apparaît ici comme un dispositif mental — un outillage — apte à construire des représentations ; mais d'un autre côté, étant inséparable du « fait humain », comme le rappelle Molino, il constitue aussi l'ensemble des activités et des productions qu'il s'agit de connaître. C'est d'ailleurs en ce sens tout particulièrement qu'on peut parler d'orientation anthropologique, puisque la fabrication des textes et leur interprétation sont étudiées comme des activités comparables aux autres outils cognitifs et représentationnels (de la formalisation mathématique aux mythes ou aux comportements économiques et sociaux). Ainsi les historiens, rejetant l'idée qu'un texte serait un support neutre apte à conserver les traces du passé, font leur butin des indicateurs génériques et formels des textes, explicitement symboliques, tout autant que de leur confection matérielle et de leur circulation dans le tissu social (pas moins chargées symboliquement, comme l'a montré Pierre Bourdieu). Tout dans les textes peut marquer une variation de sens qui permettra de construire l'historicité des représentations et des appropriations opérées par les lecteurs.*

Cette qualité symbolique, qui imprègne la textualité de son élaboration à sa réception, rend plus clair encore le dernier point qu'il convient de souligner : la présence insistante de la question de la littérature *dans tous les essais de ce volume. Cette constatation suffirait à légitimer la continuation des réflexions sur les rapports entre littérature et sciences humaines, que le retour de la linguistique dans sa sphère étroite n'a pas périmées. Mais il y a plus. La littérature, on le sait, recueille aujourd'hui les interrogations et les débats délaissés dans le reflux du religieux et des entreprises exégétiques. Elle semble ainsi occuper le cœur du croisement entre épistémologie et anthropologie, du moins dans la formulation la plus générale des questions posées par ces disciplines : celles qui portent sur la réalité de nos savoirs, celles qui s'adressent à la nature des liens entre l'individu et ce qui le*

dépasse, qui sont attentives aux effets de représentation, aux valeurs et croyances, aux identités symboliques. Mais la littérature ainsi portée à une place centrale n'est pas ce jeu de langage des théories d'obédience structurale, ni cette prétendue « fictivité » omniprésente chez les déconstructionnistes. C'est une littérature rendue à un territoire plus exigu, et tendue elle aussi, selon ses moyens propres, comme un lien entre, d'une part, le sujet et les autres, et d'autre part, le monde. On verra ainsi Nicole Loraux développer les implications d'un discours tragique qui, refusant d'être figuré, se donnerait à entendre toujours littéralement et ferait de son interprète sa victime, et moi-même proposer une conception de la littérature elle aussi fondée sur l'identification et la répulsion. Quant aux autres auteurs, ils prennent en compte le « littéraire » d'une façon d'abord négative, pour distinguer les phénomènes symboliques dont ils s'occupent, et leur propre pratique d'écriture, d'une expansion « molle » de la littérature qui leur paraît pernicieuse. Non, l'histoire n'est pas de la littérature, pas plus que l'ethnologie, quand même on a fait de Clifford Geertz et de ses écrits l'exemple de la confusion entre exposé scientifique et fiction littéraire. Marie-Jeanne Borel, prenant pour objet de sa réflexion l'article fondateur de Geertz où sont mises en œuvre la conception généralisée de la culture comme texte et celle de l'« anthropologie interprétative », montre que l'ethnologue produit un ouvrage scientifique et non un roman ethnographique, puisque, dans l'activité de schématisation à laquelle sa méthode de la thick description *donne lieu, il répond à la double nécessité de rapporter de* là-bas *une réalité perçue et de lui conférer* ici *le statut d'un objet de savoir reproductible.*

Mais la littérature, restreinte d'un côté à ne donner forme qu'à un mode de représentation parmi d'autres, acquiert d'un autre point de vue un intérêt considérable, puisque rien n'échappe à sa visée. Alors qu'une distinction nette est établie entre texte littéraire et texte scientifique, les sciences humaines ouvrent à leurs investigations ce champ que l'hypothèse « auto-réflexive » des théories de la littérarité leur avait interdit. Mais elles se donnent un accès au domaine des textes littéraires en respectant leur singularité, mieux même, en la traitant comme un élément majeur dans leur enquête. L'essai de Chartier et Jouhaud, qui récapitule au passage plusieurs autres études, est

exemplaire à cet égard. La position de Jean-Michel Adam, venu, lui, de Jakobson et de Greimas, témoigne en revanche de la persistance d'une conception généraliste et rhétoricienne de la textualité, composée de ce qu'il nomme des « types textuels », combinables dans tous les discours.

Il serait présomptueux de vouloir aujourd'hui faire événement dans l'ordre de la pensée, tout comme il le serait de s'intituler porte-parole. Notre lot est la solitude ; notre chance est à ces carrefours qui permettent d'éviter l'éparpillement de la réflexion et de la recherche. On saisit mieux maintenant le paradoxe de ce volume : livre à plusieurs voix, il constitue tout autant un livre *que les ouvrages d'un seul auteur, eux aussi voués à une manière d'éclatement intérieur, du moins ceux qui sortent de la monographie. Comme une ville vivante se conçoit autour de ses places et de ses lieux de rencontre (et non selon la manière de passer le plus rapidement d'un point à un autre), un livre d'idées, même savant, peut être une invitation à s'arrêter, à observer en méditant le spectacle des différences qui l'organisent, à se mêler joyeusement au multiple.*